

Prenez le tour du Québec

Gilles Archambault

Volume 23, numéro 2 (134), mars-avril 1981

L'institution littéraire québécoise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60257ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archambault, G. (1981). Prenez le tour du Québec. *Liberté*, 23(2), 74–78.

Prenez le tour du Québec

GILLES ARCHAMBAULT

Serait-ce parce que je n'ai pas quitté le pays depuis des mois et des mois qu'il me semble que mes amis ne sont jamais où je les veux au moment souhaité ? La plupart de mes amis sont écrivains. Esprit peu aventureux, je ne m'imagine pas chercher le cœur frère dans d'autres corps de métier. Les médecins m'impressionnent, les plombiers me déroutent et les politiciens me terrorisent. Mes amis donc ont pour caractéristique d'être absents.

Où sont-ils donc ? Mais partout sauf ici. Lorsqu'ils défrayent eux-mêmes leurs déplacements, ils vont comme tout le monde à Plattsburgh ou à Miami. Mais si la culture s'en mêle, ils parcourent le vaste globe. Les deux niveaux de gouvernement qui n'entendent pas à rire quand il s'agit de questions fiscales et qui soustraient sans scrupules leur part des plus minuscules droits d'auteur sont au chapitre des voyages d'une grande largeur de vue. Nos gouvernants voient loin. Par voie de conséquence il ne faudrait pas s'étonner de leur presbytie.

Remarquez que je ne parle que d'impressions. Je n'ai ni le temps ni le goût de faire des enquêtes. Une commission culturelle pourrait s'en charger. Il y aurait là des démarches longues, complexes, coûteuses et donc respectables. Rapport à l'appui deux ans plus tard. Résultat presque aussi convaincant que la création d'un prix littéraire. Ce que je sais, c'est que personne n'est là quand j'ai en tête une petite réunion amicale pendant laquelle nous casserions du sucre sur la tête de ceux de nos collègues en écriture qui n'écrivent pas dans les mêmes journaux que nous. Et sans la possibilité de médire des autres que reste-t-il d'agréable dans la vie ?

L'autre jour, un poète m'a dit qu'il avait trouvé, lui, une distraction plus noble.

— Il faut nous serrer les coudes, mon vieux. Les écrivains québécois doivent se tenir. Nous avons une cause à défendre. Le monde entier doit savoir.

— Savoir quoi ? demandai-je, surpris par l'animation qui avivait des yeux en général mornes comme la plaine belge et historique que vous connaissez.

— Mais que nous existons, que nous sommes un peuple jeune et fort, qui a sa littérature. . .

— . . . et ses vaches laitières. . .

— Hostie !

— J'espère que tu te surveilles un peu quand tu endosses ton froc de missionnaire !

— Minable, tu es minable ! Je ne resterai pas ici une minute de plus. Et puis de toutes façons, j'ai un avion à prendre demain soir.

Il est évident que je n'aurais pas dû parler ainsi. D'autant plus que la conversation prenait une tangente intéressante. Lorsque le poète parle de périple européen, je le suis mal. Je deviens alors envieux, mon âme est noire. Pas à cause des colloques, conférences et autres babioles culturelles. Que non ! Ma curiosité en ces domaines se limiterait à voir *de visu* un écrivain admiré. Quant à lui parler, à « échanger » comme disent les imbéciles ou même à l'entendre bonimenter je préférerais aller à la cuisine et peler les pommes de terre du repas qui suit toujours ces joutes intellectuelles. C'est vous dire. Non si je l'envie, c'est tout bonnement que les billets d'avion, les chambres d'hôtel et les additions de restaurant sont devenus de redoutables obstacles

même pour de petits-bourgeois dans mon genre. Pourtant je ne suis pas sûr de ne pas préférer les rives laurentiennes aux berges de la Seine lorsque ces dernières ne deviennent accueillantes et accessibles que parce que vous avez accepté de devenir commis-voyageur de la culture.

Un commis-voyageur ne sort jamais sans son baise-en-ville. À peu près comme un exhibitionniste qui ouvre son paletot devant les dames, il déballe ses articles au tout venant. Peu lui importe que l'auditoire soit formé de mémères décrépites, de personnages officiels qui n'ont rien lu depuis Jules Verne ou d'adolescents qui croient que le Québec est situé entre San Francisco et New York, l'important c'est de partir et d'ouvrir sa petite valise qui comprend comme de raison des valeurs sûres et des nouveautés. Connaît-on la ferveur et la vigueur de la littérature des femmes au Québec ? Ou encore la modernité qui fait chez nous des ravages (vingt ans après Paris) ? Ne pas trop insister sur le joual qui sera peut-être retiré du catalogue dans quelque temps. Assortir le discours de considérations politiques, verser un pleur ému sur le referendum, dénoncer le colonialisme culturel français, voilà le tour est joué ! Après cette performance, vous pourrez toujours vous saouler avec des Québécois tout en vous moquant du garçon de café — l'une des solutions à votre portée, l'autre consistant à parler « pointu ».

On offre, j'imagine, ces tournées à des gens convaincus ou qui donnent l'impression de l'être. Je ne veux pas insister sur ceux qui dans la vie privée se piquent de ne jamais lire de livres québécois et qui conviennent d'en être les propagandistes. S'ils le font avec brio, ce n'est pas moi qui m'en formaliserai. Puisque de toutes façons, la paix mondiale n'est pas à ce prix. Pourvu que l'honneur soit sauf... M'inquiètent beaucoup plus ceux qui partent à la conquête du monde armés de convictions, qui croient que... Pourvu qu'ils choisissent bien leur public, leur vocabulaire. S'ils allaient, ces braves gens, jouer trop libéralement de l'hyperbole ! Souvent l'art de la vente en est un de suggestion. Il faut semer le doute chez l'acheteur, insinuer. À vouloir tout fracasser on se retrouve à la rue, son petit livre à la main.

On ne m'a jamais offert d'être missionnaire des lettres québécoises. Je dis tout de suite que je n'aurais peut-être pas eu la force de caractère de refuser. Je vous l'ai dit, j'aime les voyages.

Mais tout compte fait je suis heureux d'avoir échappé à tout cela. Il m'aurait semblé être transformé un peu en une sorte de Georges Duhamel, porte-flambeau de la civilisation française, parcourant les Amériques et encaissant chaque soir son petit cachet. Surtout que je me vois de moins en moins en écrivain. Je serais un écrivain honteux. Mes doigts ne touchent plus ma machine à écrire qu'avec la culpabilité d'un prêtre défroqué buvant du vin de messe.

Au temps de ma jeunesse pourtant j'ai succombé. Mon ami, Jacques Godbout, m'avait demandé de le remplacer au pied levé. Une rencontre avec des étudiants à Toronto. Il s'agissait donc de parler en anglais. Ce que je fis malgré tout. J'eus la décence d'entretenir mes hôtes de quelques écrivains que j'aimais et d'autres qui me paraissaient — et me paraissent encore — des usurpateurs. Mon exposé fut objectif. Aucun commentaire personnel. Du dévouement pur. Avant le début de mon laïus, un professeur de littérature québécoise en exil à Toronto — est-ce Robichaud, Robidoux, Roblochon ou Robitaille ? — entra dans la salle et demanda : « Où est Godbout ? » On lui répondit que le signataire de cet article était le M.C. Avec la vitesse de l'éclair, il disparut sans demander son reste. Sur le coup je n'ai pas été blessé, pensant bien plus aux termes anglais qui peut-être ne me viendraient pas aisément. Pas plus blessé que ne le suis maintenant au fond. C'est un bien triste sort que d'enseigner aux Canadiens une littérature qui les concerne peu, et notre homme devait avoir mal au ventre. Mais peut-être n'est-ce pas trop demander aux professeurs que de savoir vivre ? Je vous pose la question et ne serai pas là pour votre réponse. J'ai donc fait le zouave ce jour-là. J'étais jeune, vous ai-je dit, et l'avenir me souriait. Mais ne comptez plus sur moi pour ces tâches. Toronto n'est pas Florence et je ne tiens plus tellement à être un écrivain « québécois », à être veux-je insinuer l'écrivain québécois de service. Heureusement cette fois-là, la soirée a été plus agréable que l'après-midi. Ce que j'y fis ne vous regarde pas mais sachez que la littérature québécoise fut bien défendue par l'un de ses plus humbles et virils artisans.

Mon expérience de commis-voyageur ? Des broutilles. Je suis retourné à Toronto quelques années plus tard pour une exposition de livres organisée par une quelconque association que je ne vous nommerai pas pour ne pas me faire d'inutiles enne-

mis. J'avais refusé de parler en public à cette occasion et aussi de rencontrer les enfants des écoles. On me fit sentir mon erreur par une belle indifférence. Pendant que des consœurs (et des confrères) dévoilaient leurs tripes à des familles qui n'en demandaient pas tant, j'errais dans des allées désertes, entre des tables où reposaient des ouvrages disposés à la va-comme-je-te-pousse. À en juger par l'exhibit proposé, j'aurais été un partisan des livres au bûcher. Même si Toronto n'est pas Florence on y entend du jazz. Mes soirées ont été divines. Je n'ai pas osé téléphoner à l'Université de Toronto. Les générations d'étudiants se transforment rapidement et on ne devait pas se souvenir de ma démonstration remarquable du début des années 70. Le jazz a donc été mon ersatz. Quelques années plus tard, on a voulu m'envoyer dans une ville dont j'oublie le nom. J'ai répondu que je voulais bien aller à Toronto ou à Vancouver, mais pas à Tombouctou-les-Deux-Églises-on-Avon. Peut-être est-ce pour cela que je reste à Montréal dans mes pantoufles ? Où d'ailleurs je ne me porte pas si mal, attendant la mort qui arrivera au moment où je ne l'attendrai plus. Mais quand mes amis me reviendront-ils ?